

où les paysans milanais mettent leur récolte et couchent pendant l'été, et qui l'hiver sont inhabitées. Il revient sur ses pas, traverse le bois et retrouve la bienheureuse cabane. Une mauvaise porte la ferme imparfaitement... n'importe c'est un asile pour dormir quelques heures. Dans un coin, Renzo voit un amas de paille. C'est le lit que la Providence lui réservait.

Avant de s'y étendre, il se jette à genoux et remercie Dieu de l'assistance qu'il lui a donnée pendant cette terrible journée; il le remercie aussi de cet abri inespéré qu'il lui a fait trouver...

Il lui demande pardon de s'être couché la veille, comme un chien, sans faire ses prières!

—C'est à cause de cela, se dit-il, que j'ai eu un si beau réveil!

Et, se blottissant dans la paille afin de s'en couvrir, il essaye de s'endormir.

Il semble que, fatigué comme il l'était, le sommeil n'eût pas dû tarder à le gagner. Il n'en fut rien. Sa mémoire lui retraçait tous les événements passés; Ferrer, le vicaire de la provision, le marchand de Milan, les sbires, Ambrogio Fusella, la société de l'auberge...

Mais trois images se présentaient à son cœur avec tendresse: Lucia d'abord... puis le bon père Cristoforo. Que peu d'égards il avait eu pour ses paternels conseils!... Comme aussi il rougissait en songeant à l'intempérance honteuse qu'il avait commise à l'hôtellerie de la *Pleine Lune*! Quels remords! Enfin il pensait à cette Agnèse qui l'avait choisi pour son fils... Pauvre femme, qui à cause de son affection pour lui était chassée de sa demeure et recueillait peines et soucis de ce qui devait être la joie de ses vieux jours!... et lui, pauvre Renzo, il devrait être marié depuis quatre jours!... et qui sait ce qui arriverait le lendemain?...

—A la volonté de Dieu! répondait-il aux tristes pensées qui se présentaient en foule... à la volonté de Dieu! il sait ce qu'il fait... Dieu est là! Que tout cela me soit compté en expiation de mes péchés. Lucia est si pieuse... le bon Maître ne la fera sûrement pas souffrir trop longtemps.

Pendant l'insomnie de Renzo, il entendit sonner de loin une horloge.

Ce devait être celle de Trezzo; cela lui apporta du soulagement; il put mesurer le temps, et lorsqu'il compta onze coups (environ six heures) il se leva de sa couche rustique, se mit à genoux et récita avec ferveur sa prière. Puis il étendit ses bras et ses jambes engourdis par le froid, et poussant la porte de sa cabane il sortit et s'achemina vers l'Adda.

La lune achevait son cours; sa lumière argentée éclairait encore cet immense champ d'azur qui vers l'Orient prenait des teintes jaunes et roses. Le ciel présageait une belle journée, et si Renzo eût été là en promeneur il eût admiré ce ciel splendide; mais il ne faisait attention qu'à son chemin, et hâta le pas pour se réchauffer et arriver promptement à l'Adda. Enfin le voici!... Près du bord, il aperçoit une petite barque de pêcheur qui rame lentement; il lui fait signe d'aborder. Le pêcheur regarde d'un air attentif le long de la rive, et il dirige la proue vers Renzo, qui saute lestement dans la barque et dit:

—Voulez-vous me passer à l'autre bord, en payant, bien entendu?

Le pêcheur avait deviné, et tournait dans cette direction avant même que Renzo eût parlé. Ce dernier saisit une rame.

—Tout beau! tout beau! dit le patron.

Mais voyant le savoir-faire de Renzo:

—Ah! ah! dit-il vous êtes du métier?

—Quelque peu, dit Renzo. Et il ramait avec vigueur et habileté, mieux que n'eût su le faire un simple amateur. Il jetait des regards impatients vers la rive. Apercevant l'autre pays, il dit:

—Est-ce Bergame?

—La ville de Bergame, répondit le pêcheur.

—Et cette rive est-elle bergamasque?

—Terre de saint Marc!

—Vive saint Marc! s'écria Renzo. Le pêcheur ne dit rien.

Ils touchent enfin la rive. Renzo s'élança à terre et remercie Dieu intérieurement. Puis il tire de sa poche une *berlinghe* et la présente au batelier, qui la prend, fait le signe de la croix et regardant Renzo d'un air expressif, dit:

—Bon voyage!

Pour que l'obligeance si prompte du batelier n'étonne pas le lecteur, nous dirons que cet homme faisait métier de passer les contrebandiers. Renzo s'arrêta un moment à regarder la rive qu'il venait de quitter.

—Ah! j'en suis dehors! dit-il, reste là, maudit pays!

Puis, pensant à ceux qu'il quittait et regardant l'eau, il reprit:

—Elle a passé sous le pont de Lecco! Ah! monde perfide! Enfin, à la volonté de Dieu!

Il se remit en marche. Il fallait voir comme il accostait les gens avec aisance pour leur demander sans détour le nom du pays de son cousin Bortolo! Tout le long du chemin, Renzo voyait des choses qui l'avertissaient que la disette n'était pas moins là qu'à Milan.

Il rencontrait des familles entières qui mendiaient; il entendait des plaintes... des prières. Outre la compassion que cette vue lui inspirait, il en éprouvait une certaine inquiétude pour lui-même.

—Qui sait, se disait-il, si je trouverai de l'ouvrage?... Enfin Bortolo est un bon garçon qui certes me veut du bien... Il a gagné de l'argent... il m'a engagé bien souvent à venir... il ne saurait m'abandonner... Et puis la Providence, qui m'a aidé jusqu'à présent, ne me fera pas défaut!

Cependant l'appétit de notre jeune homme se réveillait, et pensant qu'il serait peu convenable d'aborder son cousin en lui disant: "J'ai faim; donne-moi à manger," il entra dans une hôtellerie pour se restaurer.

En sortant, il vit à la porte deux femmes, une vieille et une jeune, étendues à terre; la jeune tenait un enfant qui cherchait vainement à sucer les mamelles flétries de sa mère. Un homme dont le visage conservait encore les marques d'une ancienne vigueur, mais exténué par la faim, était debout près des deux malheureuses, sa mère et sa femme. Tous les trois tendirent la main d'un air suppliant vers Renzo.

—Il y a une Providence, dit ce dernier.

Et il vida le reste de sa bourse dans la main qui était la plus près de lui. Et fort de sa bonne action,